

— Vous conduirez Renée, c'est parfait ! Et vous la ramèneriez ensuite ?...

— Sans doute.

— Où ?

— Quelle singulière question ! Je la ramènerai ici...

— Eh ! bien, voilà justement ce qu'il ne faut pas, et ce à quoi je m'oppose absolument.

— Vous, Zirza ! !

— Moi-même...

— Et, pourquoi ?

— Pour les meilleures raisons du monde... Renée est guérie... Renée est jolie comme les amours... elle vous aime... vous l'adorez... et la chair est faible. Évitez la tentation et l'occasion, croyez-moi... Vous voulez que Renée devienne madame Lantier ? Eh bien, faites en sorte que, le jour où elle prendra votre nom, sa réputation soit aussi intacte que son honneur. Il faut que votre père lui-même ne puisse avoir aucun doute sur son compte. Si Renée reste ici jusqu'au jour du mariage, on dira, on croira, qu'elle est votre...

— Ce ne sera pas vrai ! interrompit vivement le fils de Pascal.

— On le dira, on le croira tout de même... et, fussiez-vous me trouver radoteuse, je vous répète qu'il ne le faut pas !

— Peut-être avez-vous raison, murmura Paul fort perplexe.

— J'ai raison très certainement... répliqua la blonde Zirza.

— Quo faire donc ?

— Une chose bien simple... Renée a dans son porte-monnaie une somme assez rondelette en belle pièces de vingt francs. Cette somme servira à louer une petite chambre et à y mettre quelques meubles bon marché. Renée fait de la dentelle à merveille, m'a-t-elle dit... Elle pourra travailler pour se distraire et gagner de quoi se nourrir... De cette façon la chère mignonne ne vous devra rien et la situation sera très correcte, d'autant plus que, d'ici au jour du mariage, vous vous abstenerez de visiter votre fiancée chez elle... Renée sortira de temps à autre avec moi, et vous la verrez en ma présence... Je l'aime, ce chérubin ! Je me suis constituée son garde de corps.

— Et bien ! vrai, mon lapin bleu, le classique dragon du jardin des Hespérides n'était rien du tout auprès de toi ! — s'écria Jules Verdier qui, tout en fumant une longue pipe, écoutait sa femme d'un air ébahi.

Zirza répondit en riant :

— C'est que le dragon ne défendait que des oranges, et je défends des fleurs d'oranger !

— Tiens ! fit l'étudiant en médecine, c'est un mot... et il est joli...

— A la bonne heure !... on me rend justice...

Paul s'était levé. Il s'approcha de Zirza et lui tendit la main. La blonde jeune femme la prit cordialement et la serra.

— Vous m'avez compris, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Oui, et je vous remercie de m'avoir montré le danger... J'approuve tout ce que vous avez dit et tout ce que vous voulez qui soit fait... Dès demain je m'occuperai de trouver une chambre à Renée et de l'y installer.

— Ta-ra-ta-ta ! Je connais les hommes... Le meilleur ne vaut rien. Vous prendriez l'empreinte de la serrure. La locataire me regarde... Je m'en occuperai avec Renée...

— Vous agirez à votre fantaisie...

— Ça, j'y compte.

— Vous me permettez bien, au moins, de vous prier de puiser dans ma bourse. Mon père vient justement de la remplir.

— Nous n'accepterons pas ça de vous ! répliqua Zirza en faisant craquer l'ongle rose de son pouce sous une de ses dents blanches. Les louis d'or de Renée suffiront et au delà pour payer le mobilier... et il sera propre. Dès aujourd'hui je me mettrai en quête du logement...

— Mais Renée s'ennuiera à mourir, toute seule.

— J'y mettrai ordre.. Et tenez, je connais une dame veuve, une personne extrêmement honnête, qui tient un magasin de dentelles. Je la prierai de prendre Renée avec elle et de l'occuper... Elle sera là comme dans sa famille et gagnera des appointements.

— Mais, à quoi bon, demanda Paul, puisque nous allons nous marier ?

— Les mariages, ça traîne toujours, et quand le vôtre sera fait, quand Renée sera riche, elle pensera toujours avec un peu d'orgueil qu'elle aurait pu se suffire à elle-même.

— Zirza, vous êtes un ange !...

— C'est convenu !... Je vous ai débité mon petit boniment... — Nous déjeunerons tout à l'heure. Je vais dire deux mots à Renée...

Isabelle fit sonner une demi-douzaine de gros baisers sur les joues de Jules, serra de nouveau la main de Paul et redescendit à l'étage inférieur.

Elle avait voulu s'entendre avec l'étudiant en droit avant d'expliquer à Renée combien sa position serait fautive si, après sa complète guérison, elle continuait à recevoir l'hospitalité du jeune homme.

Paul Lantier avait compris. Il fallait maintenant préparer la fille de Marguerite à quitter la demeure de son fiancé.

Renée, dont la toilette était soignée, attendait Zirza en mettant un peu d'ordre dans la chambre qui était devenue la sienne. Elle courut à la rencontre de Zirza et l'embrassa.

— Comme vous voilà jolie et fraîche ce matin, chère mignonne ! fit Mme Verdier. Une mine superbe !... On refuserait de croire que vous venez d'être bien malade... La santé est revenue, mais il faut éviter toute fatigue... J'achèverai le ménage après déjeuner. Pour le moment, s'il vous plaît, quittez ce plumeau, asseyez-vous et causons...

— Vous avez donc à me dire quelque chose de particulier ? demanda Renée.

— Oui.

— Et quelque chose de sérieux, car vous avez la physionomie plus grave que de coutume.

— Quelque chose de sérieux, oui... Placez-vous là, en face de moi... Mettez vos petites menottes dans mes mains, et écoutez-moi...

Très intriguée et un peu inquiète, Renée s'assit et donna ses mains à sa compagne qui poursuivit :

— Vous voilà guérie, chère mignonne, mais le corps seul a repris sa santé, l'âme souffre toujours.

Renée devint très rouges. Zirza continua :

— L'âme souffre, et je crois avoir compris la nature de cette souffrance dont vous me faisiez un mystère. Répondez moi franchement, aussi franchement que je vous parle... Suis-je dans l'erreur en croyant que votre position ici vous semble anormale, que votre pudeur s'en émeut, que votre dignité s'en froisse ?... Que vous vous demandez enfin parfois quel avenir vous est réservé, à vous sans famille et seule au monde ?